

Témoignage de *Angéla Bettini née del Rio*



Je suis née le 20 mai 1922.

J'entame une vie de militante et de « résistante » très jeune. Je participe, à l'âge de 14 ans, aux grèves de 1936. Je suis ouvrière, mécanicienne en chaussures. Absente un samedi matin, car sur les conseils de mon père, je m'applique le régime des 40 heures de travail, je suis licenciée le lundi matin suivant. Je trouve une place chez un teinturier et fais le remaillage de bas. Cette activité me sera fort utile à Rieucros car je pourrai ainsi avoir un petit pécule en remaillant les bas « des dames » de la préfecture de Mende ; Andrée Cellier (surveillante au camp de Rieucros) me servira

de relais.

Je me mobilise également pour aider les Républicains espagnols qui sont en guerre : collecte de vêtements, de denrées non périssables et d'argent. Nous tirons pour cela des chariots à bras.

Yves, celui qui deviendra mon mari et le père de nos cinq enfants, engagé avec moi dans les luttes, est non seulement à mes côtés pour ces actions mais il est également à 14 ans membre fondateur des auberges de jeunesse. Le 5 novembre 1940, le maréchal Pétain fait sa première visite officielle en zone « libre » depuis l'Armistice. Toulouse lui réserve un accueil chaleureux. La foule est venue en masse acclamer « le sauveur de la patrie ». Toutes les personnalités politiques et religieuses de la ville sont présentes.

Un petit groupe des Jeunesses communistes, dont nous faisons partie Yves et moi, alors âgés de 18 ans, décide de faire un coup d'éclat pour protester. Ces jeunes n'acceptent ni la défaite ni la collaboration. Inventifs et téméraires, ils élaborent un plan très ingénieux. Ils mettent au point trois machines à projeter des tracts, avec un système à retardement. Sortes de tapettes géantes au système inversé, ces machines sont déclenchées par le poids de l'eau qui tombe goutte à goutte d'un récipient percé. Ce stratagème laisse ainsi le temps aux jeunes de disparaître dans les rues.

Suite à cette action nous sommes Yves et moi emprisonnés. Je sors de la prison Saint Michel de Toulouse en liberté provisoire puis Yves, nos amis et moi passons le 17 mars 1941 devant le Tribunal militaire. J'écope d'une peine de 6 mois avec sursis tandis qu'Yves est condamné à 2 ans qu'il accomplit à la Centrale de Nîmes. Lors de son extradition en Italie en 1943, Yves s'évade et rejoint la Résistance au maquis de l'Ain.

Un mois après le procès, fin avril, la police m'arrête à nouveau et m'intègre au camp du Récébédou. Je suis alors déchue de la nationalité française et suis transférée au camp de Rieucros en juin 1941, je n'avais pas tout à fait 19 ans, tandis que mon père et deux de mes frères sont internés au Vernet d'Ariège puis déportés en Algérie.

Si aujourd'hui je témoigne auprès des adolescents c'est pour que les jeunes restent vigilants et sachent s'engager si leur liberté est menacée. Je me refuse à faire du misérabilisme. J'ai eu certes très froid (la nuit l'urine gelait) et faim dans les camps mais je me plais à dire que dans les camps j'ai été aimée, il y a eu un côté douleur mais un côté affectif très présent, j'ai eu l'affection de mes camarades et des liens très forts se sont créés.

Les quatre camps dans lesquels j'ai vécu, Le Récébédou, Rieucros, Brens et Gurs, étaient certes des camps répressifs avec des brimades mais les internées n'ont pas reçu de coups. Durant quatre longues années, je suis séparée des gens que j'aime. D'abord mise dans la baraque des Françaises à Rieucros, je suis déplacée dans celle des Espagnoles et suis appelée Angélita par les internées. J'ai eu mon certificat d'études en 1934 mais j'ai passé mon bac au camp grâce aux intellectuelles du camp et grâce aux cours de langue, de littérature, de théâtre. Les femmes du camp de Rieucros étaient des femmes debout qui essayaient de résister en refusant, par exemple, de tricoter pour l'armée française.

Je m'évade du camp de Gurs (Basses Pyrénées) en juillet 1944, et trois semaines après mon évasion, je retrouve les miens.

Fin 1960, je suis, avec les survivantes des camps, à l'origine de la création d'une amicale des internées.

Témoignage de *Arlette Baéna, née Soustelle*



Je suis née le 1^{er} janvier 1922. Je me suis mariée en 1939 avec Bartélémy Baéna, blessé puis prisonnier de guerre libéré en 1941. En 1942 je vis à Alès.

En janvier 1942, alors que je reviens, avec ma belle-mère d'origine espagnole, mais naturalisée française depuis longtemps, de rendre visite à ma belle-sœur à la maternité, nous sommes arrêtées par des policiers. Une manifestation de femmes qui réclament le déblocage de stocks de légumes secs se déroule à Alès. J'ignore tout de cette manifestation et me trouve là par hasard. Après une nuit au poste, je suis renvoyée chez moi. Quelques jours après, deux policiers se présentent à mon domicile et m'amènent au commissariat. Je subis un interrogatoire avec prise des empreintes digitales, je suis mesurée, pesée puis mise en cellule au Fort Vauban après une fouille de mes poches. À quatre heures du matin, escortée par deux gendarmes je pars avec trois autres femmes à la gare. Ainsi je suis internée mi-janvier 42 au camp de Rieucros « sans motif connu », sans avoir été prévenue de la destination de mon voyage et donc sans avoir pu me préparer à mon internement (habits, argent, bagage ...).

La neige recouvre alors le camp et il gèle à moins 20 °.

A mon arrivée je suis installée dans la baraque 6, la baraque des politiques françaises. J'y rencontre des femmes très engagées comme Fernande Valignat, Charlotte Destruhaut, Raymonde Louvatière ou Odette Capion... Je participe aux corvées de la baraque (corvée de bois, partage du pain, ...).

Je fais partie du transfert au camp à Brens en suivant les consignes des politiques : *"rester digne le temps du trajet à pied jusqu'à la gare pour bien montrer que nous ne sommes pas des criminelles."*

Je suis libérée fin avril 42. En résidence surveillée à Alès, je suis obligée de pointer régulièrement au commissariat.

Ida Golbreich née Lorber

Témoignage de sa fille Michèle Golbreich-Robert



C'est à la fin de sa vie que ma mère m'a confié avoir été internée à Rieucros. Après des recherches j'ai pu reconstituer son histoire.

Ides (Ida) LORBER ma maman est née en 1917 en Pologne. À treize ans, elle rencontre Jacob Golbreich, son futur mari, au lycée privé de Varsovie. Adolescente, Ida est attirée par le communisme.

En 1934, son grand père Shmuel, sent que la montée du nazisme en

Allemagne va amener la guerre. Il décide donc d'offrir à chacun de ses huit enfants et à tous ses petits enfants, un billet pour émigrer en Palestine, alors sous mandat britannique. Six de ses enfants le suivent dont la maman d'Ida qui ouvre une épicerie à Tel Aviv.

Ida continue son action politique et milite en Palestine. Après deux injonctions à stopper tout militantisme, les Anglais la renvoient en Pologne en 1936. Elle est incarcérée dès son arrivée. Un des membres de sa famille de Pologne paie une caution qui lui permet de retrouver la liberté.

En Pologne l'inscription à la faculté lui est refusée. Elle prend alors la décision d'aller étudier en France. Jacob, qu'elle a retrouvé, part le premier. Il entre en France illégalement en mai 1937. Ida le retrouve et s'inscrit à la faculté des sciences, ainsi qu'à l'Alliance française en 1938. Elle réside alors en France en tant qu'étudiante légale.

Le 2 septembre 1939, Ida est convoquée à la préfecture de police. Elle s'y rend sans appréhension et se retrouve incarcérée à la prison de la Petite Roquette le 4 octobre 1939. Elle est transférée au camp de Rieucros, le 17 octobre 1939.

Le 16 janvier 1940, elle se marie avec Jacob, grâce à M. Bourrillon, maire de Mende, qui lui accorde une autorisation de sortie pour la journée.

Revenu à Paris Jacob intrigue pour délivrer Ida. Le stratagème a un rapport avec du travail volontaire en Allemagne. Le 4 août 1940, le maire de Mende signe, à la demande des autorités allemandes de la zone occupée, une attestation de rapatriement d'Ida à Paris, lui enjoignant de se munir de 3 jours de vivres. Le 23 août 1940 un laissez passer des autorités allemandes est délivré pour se rendre de Rieucros à Paris. Ce sont les gendarmes français qui l'accompagnent jusqu'à Chalon sur Saône où elle passe la ligne de démarcation avec deux autres prisonnières qui ont survécu. On ne se sait pas par quel biais elles ont pu échapper aux Allemands à partir de Chalon.

Elle vit le reste de la guerre à Paris clandestinement avec Jacob, sous le nom de "*Marie-Louise DOUMALIN*". C'est grâce à une concierge qui a donné à Jacob, l'acte de naissance de son fils : "*Emile DOUMALIN*" alors prisonnier de guerre.

Ida et Jacob font de la Résistance. En septembre 1945, Ida a 28 ans et elle me met au monde.

En 1996, Ida s'est éteinte.